

Revue de presse

Dessine-moi un spectacle

Alors que s'achèvent doucement les Rencontres de Théâtre Jeune Public de Huy, un bijou de l'édition précédente - « Comme la pluie » - tourne aux Solidarités à Namur, et ailleurs.

Ce fut l'un de nos coups de cœur, l'été dernier, aux dernières Rencontres de Théâtre Jeune Public de Huy. Au cœur d'une édition où les marionnettes se disputaient la vedette avec les ombres ou le théâtre d'objet pour révolutionner la scène dédiée aux enfants, Philippe Léonard dégainait, lui, un outil vieux comme le monde : le crayon. Dessinant au fusain, dans un geste ancestral, comme les premiers hommes préhistoriques qui grattaient la paroi des grottes avec un morceau de bois ramassé dans le feu, l'auteur et comédien réalise une fresque, une heure durant, en même temps qu'il retrace son parcours. Monumentale, la fresque s'étire sur une bande de papier fixée sur un chevalet géant que l'artiste emplit par petites touches, aussi bien par le geste que par la parole. Tout a commencé par une petite phrase, bienveillante, aussi anodine que décisive : « Tu as un joli coup de crayon » l'a complimenté une tante quand il avait 8 ou 9 ans, alors qu'il offrait fièrement un de ses dessins d'enfant. Une phrase qui ne l'a jamais quitté et l'a conduit, la cinquantaine passée, à prendre des cours du soir dans une académie des beaux-arts. Aujourd'hui, c'est en toute simplicité que ce raconteur d'histoires nous invite dans son atelier, où l'esprit divague au même rythme que son trait, sans se presser, laissant l'essentiel se fixer entre les digressions et les corrections. Sur un vieux radio K7 glissent les chansons électrisantes de Golden Gloss and the Cannon, dont le « Don't let them draw your way » (« ne les laissez pas tracer votre chemin ») semble taillé sur mesure pour la performance picturale en cours. Dans son bonnet rouge et sa combinaison beige de peintre en bâtiment, l'artiste dessine, gomme, retouche les contours d'une histoire qui se révèle petits bouts par petits bouts.

UNE ODE A LA LIBERTE

Une courbe que l'on avait d'abord prise pour une montagne, puis le galbe d'une jambe devient finalement la silhouette d'un cheval. A mesure qu'apparaissent des créatures mythologiques, des couples naïfs, des modèles vivants, des cheveux dans le vent, le comédien divague sur la peinture flamande ou sur l'utilité de l'art. Tout en théorisant sur les traces qu'un homme laisse de son existence, il efface son trait pour n'en laisser qu'une image fantôme avant de redessiner par-dessus pour créer de la profondeur. Alors que son fusain et ses chiffons déambulent sur la toile, il préconise de ne pas attendre pour mettre en œuvre une idée furtive de crainte de la laisser filer comme la flamme d'une bougie qui s'éteint dans un courant d'air.

Avec une simplicité irrésistible, le comédien invite tout en douceur à suivre son propre chemin. Mise

en scène par Pierre Richards, *Comme la pluie* est une ode à la liberté, un hommage aux délices de la création. Sans jamais faire de grands discours, Philippe Léonard s'abandonne tout simplement au plaisir que lui procure le dessin. « Dessine comme si tu chantaient, dessine comme si tu traçais la route », dit le spectacle. Du coup, ado comme adulte, on en ressort avec l'envie féroce de saisir un crayon, une feuille de papier, et de laisser courir son imagination.

Catherine Makereel – le Soir/Mad – mercredi 23 août 2017

Dessine-moi un spectacle

Ceci est un message aux enseignants qui emmènent leurs élèves au théâtre. Ne cherchez pas systématiquement le spectacle qui va remplir telle ou telle case pédagogique, l'auteur qui va coller pile poil au programme de français de l'année, le classique qui va rassurer le directeur d'école et les parents. Las d'entendre ces préoccupations circuler dans les couloirs de Huy, on supplie ici les profs de se montrer aventureux ! Osez la beauté, l'émotion, l'originalité avant la leçon. Osez par exemple *Comme la pluie* (dès 8 ans). Le Foule Théâtre n'y fait pas de grands discours mais raconte un plaisir simple : le dessin. En joignant le geste à la parole puisque, une heure durant, Philippe Léonard dessine une fresque en direct tout en retraçant son parcours. Et en partageant ses impressions. Dessiner au fusain, dans un geste ancestral, comme les premiers hommes préhistoriques qui grattaient la paroi des grottes avec un morceau de bois ramassé dans le feu. Effacer le trait pour laisser une image fantôme avant de dessiner dessus pour créer de la profondeur. Mettre en œuvre une idée furtive pour ne pas la laisser filer comme la flamme d'une bougie qui s'éteint dans un courant d'air.

L'envie féroce de se saisir d'un crayon et de le laisser courir

A mesure qu'il dessine des créatures mythologiques, des couples naïfs, des modèles vivants, des cheveux dans le vent, le comédien divague sur la peinture flamande, l'utilité de l'art. Il y a chez lui une douceur enveloppante. Hypnotisé par les coups de crayon à l'œuvre, on se love dans ses digressions narratives et picturales. On ressort tout simplement avec l'envie féroce de saisir un crayon, une feuille et de laisser courir son inspiration. Avec, dans la tête, la bande son électrisante de *Golden Gloss and the Cannon* et particulièrement leur « Don't let them draw your way » (Ne laissez pas tracer votre chemin), injonction taillée sur mesure pour les ados.

Catherine Makereel – le Soir -20 & 21 août 2016

Comédien d'une grande générosité, présent sur la scène jeune public depuis de nombreuses années, Philippe Léonard, s'intéresse aussi à la photographie et s'est remis au dessin, un talent caché qu'il dévoile aujourd'hui au grand jour dans « *Comme la pluie* », une passion entre autres pour le fusain, qu'il partage avec le public et qui donne une autre dimension à sa vie d'artiste. Entre le spectacle et la performance, il trace peu à peu sous nos yeux une peinture inspirée de celles retrouvées sur les parois de la Grotte de Lascaux, de Constant Permeke, de Chagall ou de son imagination, chacun y voyant ce qu'il souhaite. L'homme, trop heureux dans son atelier, parle peu et se souvient de cette tante qui s'était penchée sur son épaule lorsqu'il était enfant et qui avait salué son joli coup de crayon. Ne connaissant pas l'expression, il en avait deviné le sens, ce qui ne l'aura pourtant pas

Chargée de diffusion
Anne HAUTEM
+32 2 377 93 00

Mademoiselle
Jeanne

empêché de remiser ses pinceaux au grenier jusqu'à ses cinquante ans. Il commence alors à fréquenter l'académie assidûment. Et voit le verdict de sa tante confirmé par son professeur.

Ce récit autobiographique, Philippe Léonard le livre par bribes, trop attiré par la fresque qu'il ne cesse de compléter, gommer, modifier, exerçant une véritable fascination sur le spectateur captivé par la transformation, sous ses yeux, des animaux, des personnages, par l'œuvre qui prend vie peu à peu, par la force d'un trait plus prononcé, la grâce d'un visage féminin, la douceur d'un portrait effacé. Puis le peintre s'interrompt, s'interroge, raconte son admiration pour ces peintures rupestres datant de vingt-cinq ou trente mille ans, rendant hommage aux traces du passé, glisse une cassette dans son lecteur et reprend de plus belle « don't let them draw your way » chanson porteuse de Juliette Richards et Philippe Morino. Un spectacle de toute beauté, hypnotique, qui suscite l'observation mais aussi la pratique du dessin, un bel hommage à l'art co-écrit par le metteur en scène Pierre Richards où le comédien se révèle sous son meilleur jour. Un vrai coup de cœur.

Laurence Bertels – La Libre Belgique -20 août 2016

Entre le spectacle et la performance, Philippe Léonard trace une peinture inspirée de celles retrouvées sur les parois de Lascaux, de Chagall ou de son imagination. Il parle peu, attiré par la fresque qu'il complète, gomme, modifie devant le spectateur captivé par la transformation sous ses yeux des animaux, des personnages, par l'œuvre qui prend vie peu à peu, par la force d'un trait plus prononcé. Un hommage aux traces du passé, co-écrit par Pierre Richards où le comédien se révèle sous son meilleur jour. Hypnotique et de toute beauté.

Laurence Bertels – La Libre Belgique – 14 septembre 2016

« Tu as un très joli coup de crayon ! ». Il suffit parfois d'une phrase valorisante et encourageante pour donner l'envie d'aller plus loin. Ici, une tante à son neveu qui, du haut de ses 8 ou 9 ans, lui avait fièrement offert son dessin. Des années plus tard, le dessin était toujours là. Des années plus tard, cet homme s'inscrit, la cinquantaine passée, à l'académie. Et depuis, il peint, avec bonheur. Nous entrons dans son atelier. Bonnet rouge, habits beiges, il s'active. Papier tendu sur un chevalet géant, radio K7, fusains et chiffon, il s'élançe, tout en papotant, le plus naturellement du monde ; « Parfois, on a une idée qui vient, il faut la réaliser sans attendre. Un peu comme la flamme d'une bougie qui risque de s'éteindre dans un courant d'air. »

Alors, il peint là, devant nous et, mine de rien, entre deux phrases, deux musiques, une courte pause, c'est tout un univers qui surgit sur la « toile » vierge. Impressionnant. « Dessine comme si tu dansais, dessine comme si tu traçais la route... »

Ce spectacle est un cadeau car c'est un passionné qui nous contamine, petits et grands, de sa propre passion. Dans la plus grande authenticité qui soit. Partageant là même, l'idée de processus, de chemin, de liberté... On se dit alors qu'« on est bien avec lui ». Il captive, apaise et emmène en voyage. Il y a 25.000 ans, des hommes et des femmes réalisaient des dessins sur des parois de grottes. Ces dessins nous ont été livrés. « Quelles traces de nous dans 25.000 ans ? ». De la « poésie inutile comme la pluie » ?

Chargée de diffusion
Anne HAUTEM
+32 2 377 93 00

Mademoiselle
Jeanne

Mis en scène par Pierre Richards, Philippe Léonard, fluide, généreux et heureux, affiche un naturel désarmant. Pour l'accompagner, la musique de Juliette Richards et Philippe Morino vient à point et prolonge le frisson.

Sarah Colasse – Le ligueur – Décembre 2016

SE DEPLACER

DU JEU THEATRAL AU DESSIN : UNE PRESENCE PAS INQUIETE

En se déplaçant dans sa pratique d'acteur pour, pendant une heure, dessiner sur scène, Philippe Léonard propose un beau spectacle qui interroge, mine de rien, les codes du théâtre.

Au centre de la scène, un immense chevalet. Sur les côtes, un tabouret, des tréteaux et, sur les tréteaux, des boîtes de craies et de fusains, une bassine d'eau, un antique appareil à cassettes tache de peinture. Un atelier d'artiste. Lorsque le spectacle commence, l'acteur, Philippe Leonard, pantalon de toile et chemise beige, un bonnet rouge visse sur son crâne, choisit un morceau de fusain puis dessine quelques traits sur la feuille, un point, une tache.

Il choisit ensuite une craie blanche avec laquelle il souligne le trace d'une courbe, puis se recule et, dos au public, contemple son œuvre. *Je pourrais déjà le laisser comme ça.* Il pourrait, oui ; sous nos yeux, quelque chose qui évoquerait la beauté de l'abstraction minimaliste des dernières années de Miro – disons. Mais nous ne sommes qu'au début du spectacle et Philippe Leonard se remet au travail. Voilà qu'on remonte dans le temps – plus de trente mille ans. De l'abstraction de la deuxième moitié du XXe siècle nous passons à l'art pariétal ; petit à petit on devine la courbe de l'encolure d'un cheval ou le dos d'un taureau, les silhouettes de petits chasseurs ou quelque créature mythologique. Puis c'est Eva, la modèle du cours de dessin, nue, qui apparaît sous nos yeux, puis son prétendant, un bouquet à la main. Là, les flots bleus de la mer, un bateau. Voilà.

Pendant une heure, Philippe Leonard va dessiner, au fusain, à la craie, s'interrompant de temps à autre pour de brèves prises de parole ; il évoque ses dessins d'enfant, livre quelques anecdotes sur les cours d'académie (et sur Eva, la modèle), propose une réflexion émouvante sur la beauté et sur ce que nous laisserons comme trace dans le monde. *C'est incroyable, ces dessins que les gens ont réalisés il y a trente mille ans dans des grottes, sur des parois, juste avec un morceau de charbon de bois dit-il à un moment, dans le spectacle. Un jour la falaise au-dessus de la grotte s'est effondrée, on a fermé l'entrée, empêchant le vent, le froid, l'eau, les animaux et les hommes d'y toucher. Et puis un jour, en enlevant quelques pierres, on redécouvre ça comme si ces hommes et ces femmes avaient réalisé ces dessins il y a cinq minutes. C'est miraculeux. Moi je trouve que c'est un miracle. Et si une grande falaise s'effondrait devant nos vies d'enfants, d'hommes, de femmes modernes, qu'est-ce qu'on aurait envie de laisser que des hommes du futur pourraient découvrir dans trente mille ans ?*

Comme la pluie, le spectacle de Philippe Leonard mis en scène par Pierre Richards, a quelque chose

Chargée de diffusion
Anne HAUTEM
+32 2 377 93 00

Mademoiselle
Jeanne

de fluide, d'évident, qui donne instantanément l'envie aux enfants et aux adultes de se saisir de fusains, de craies, de crayons, de pinceaux et de se jeter sur du papier, de la toile ou sur n'importe quelle surface sur laquelle dessiner. Un spectacle ou le public s'abandonne avec grâce à la pure contemplation du dessin en train de se faire. En même temps, en se présentant sur scène, devant nous, moins pour jouer que pour dessiner, Philippe Leonard propose une forme originale, singulière, inclassable qui offre une foule de réflexions stimulantes sur notre rapport à l'art et au théâtre.

J'aime bien faire des spectacles un peu inclassables nous dit-il. J'aime bien bousculer la pensée des gens. Il est passionnant, par exemple, de voir comment *Comme la pluie* arrive à désacraliser l'œuvre d'art, l'objet, le *résultat* (aussi beau soit-il), au profit du processus. On pense beaucoup au *Mystère Picasso*, le film de Henri-Georges Clouzot, dans lequel le réalisateur filme l'artiste au travail. Dans une scène assez célèbre, nous voyons un bouquet de fleurs, trace de la main de Picasso, devenir poisson, le poisson se transformer en poule et la poule, finalement, en un visage couvert de plumes. L'œuvre, pourrait-on dire ici – et notre plaisir esthétique – est davantage dans le processus filmé par Clouzot (l'accumulation des couches) que dans le résultat du geste de Picasso.

La vision de ce documentaire a été une étape importante dans la création de mon spectacle confirme Philippe Leonard. Dans *Comme la pluie*, souvent, celui-ci n'hésite pas à effacer, recommencer, transformer. Eva, nue, se vêt d'une jolie robe d'été. Un homme vient lui offrir un bouquet de fleurs. Sa main se pose sur son épaule. Finalement Eva tourne la tête vers l'homme. C'est le début d'une histoire d'amour ; approche, séduction, premier regard, toutes choses qui ne sont pas forcément perceptibles dans le dessin final. Dans *Comme la pluie*, le dessin s'anime, est vivant. *Il y a un moment que j'aime bien, à la fin du spectacle : je me recule, il ne reste plus que le dessin et je laisse les spectateurs refaire le cheminement pendant vingt ou trente secondes.* La lumière change d'intensité et le dessin se transforme une dernière fois sous les variations de lumière. Nous sommes ici dans une expérience radicalement différente de ce que peut être la contemplation d'une œuvre dans un musée. *Après le spectacle, en représentation scolaire, je donne généralement le dessin aux professeurs, je leur dis d'en faire ce qu'ils veulent, de le découper, de l'accrocher dans la classe. Je suis étonné par l'enthousiasme que ça provoque, c'est quelque chose que je n'avais pas du tout prévu. Je ne suis ni le premier ni le dernier à faire ce genre de dessin ; en répétition, j'en ai jeté des dizaines.*

Comme l'acteur qui a chaque représentation refait les mêmes gestes, redit le même texte, Philippe Leonard reproduit d'ailleurs à chaque fois le même dessin ; nous n'assistons pas à une performance artistique, nous sommes bien au théâtre. Mais ici aussi, le spectacle bouscule notre rapport au spectacle et à ses codes. *Ça faisait longtemps que l'idée de faire un spectacle avec des dessins me trottait dans la tête. Comme je m'intéressais à l'art pariétal, je voulais raconter l'histoire d'un enfant préhistorique. Après une journée, Pierre Richards m'a dit : « C'est casse-pieds, soit tu racontes, soit tu dessines ». On est parti dans le dessin avec l'idée que si de la parole vient, c'est parce qu'elle est nécessaire. Après deux ou trois jours, on a fait venir une classe pour voir si je pouvais dessiner de dos au public. On a essayé pendant un quart d'heure et tout de suite on s'est dit : « Ça fonctionne. » C'était très surprenant.*

Ce qui est encore un peu tabou, parfois, dans le théâtre jeune public, ne pose donc aucun problème

dans *Comme la pluie*, Philippe Leonard passant effectivement plus de la moitié du temps dos aux spectateurs, face à sa feuille. *On a également découvert que les enfants parlaient pendant le spectacle* continue-t-il. *Pour moi c'est une grande joie parce qu'ils parlent de ce qu'ils voient ; ici aussi, si la parole vient, c'est parce qu'il y a une nécessité de parler de ce qui est en train de s'élaborer.* Et c'est vrai que, comme dans le film de Clouzot, on ne cesse d'anticiper ce qui se dessine sous nos yeux, de vérifier, ah, c'est un lion, non, un cheval, oh, la mer... *Les enfants sont très respectueux. Dès que j'arrête de dessiner et que je viens vers l'avant, ils comprennent que je vais dire quelque chose et ils se taisent, ils écoutent. Je suis heureux d'avoir réussi à faire un spectacle où les enfants peuvent parler. Ça bouscule les enseignants ; depuis vingt ans, on leur dit qu'ils doivent rester avec les enfants pendant le spectacle pour leur demander de se taire, et ici on leur dit de les laisser parler. J'aime bien des spectacles qui n'ont pas nécessairement une thématique mais qui vont un peu questionner des choses comme ça.* Si le spectacle déplace gentiment le spectateur, le processus de création déplace également Philippe Leonard dans sa pratique d'acteur. *Généralement, quand tu répètes, tu rentres en scène, tu dis ton texte, tu te trompes, tu recommences, etc. Or, ici, en répétition, quand je dessinais, si je me trompais, je ne pouvais pas effacer et revenir en arrière. Si je reprenais en faisant semblant de dessiner ce que j'avais déjà dessiné, je n'étais plus du tout dans le même rythme et, du coup, ça ne marchait pas, la suite ne tombait pas juste. Donc, une fois que je commençais, je ne pouvais plus m'arrêter avant la fin. Si je me trompais, je devais me débrouiller.*

Chaque dessin commandait ainsi son filage, soit deux dessins par jour, un le matin et l'autre l'après-midi. *Le soir, quand je rentrais chez moi, j'étais épuisé. Je me disais : comment se fait-il que je sois fatigué alors que je répète moins que sur un autre spectacle ? Je pense que passer du dessin au langage fait travailler les deux cerveaux. Je me suis alors aperçu, en répétitions, que quand je dessinais puis passais directement à la parole, soit je ne terminais pas bien le dessin, soit je n'étais pas juste dans la parole. C'est pour ça que dans le spectacle, souvent, je dessine, je m'arrête puis fais deux trois pas vers l'avant avant de parler. Ça permet à mes cerveaux de se déconnecter et de se reconnecter. C'est une question de fatigue psychique, mais aussi de justesse – une volonté de ne pas faire théâtre.*

Et c'est sans doute ce qui est le plus beau, dans *Comme la pluie*, ce qui fait la réussite de son fragile équilibre : n'avoir en face de nous pas plus un acteur qui fait semblant de dessiner qu'un dessinateur qui ferait l'acteur, mais bien un acteur et un dessinateur, à égalité, qui s'échangent leur rôle tout au long du spectacle. *Lorsque mon professeur de dessin est venu me voir, il m'a dit : « Un comédien ne pourrait pas faire ce que tu fais parce qu'il jouerait qu'il dessine, il ne serait pas dans le rythme du dessin. » Pierre, lui, me disait : « Reste bien dans le rythme du dessin, ne va pas faire l'acteur qui sait dessiner. » Tout le temps je dois penser à rester dans ce rythme et dans la spontanéité.* On réalise alors combien, comme souvent dans la création, la très grande évidence de ce spectacle n'allait pas forcément de soi. Sa réussite aujourd'hui n'en est que plus magique. *Pour moi, Comme la pluie, c'est une présence en scène pas inquiète* termine Philippe Leonard. *Je suis quelqu'un d'assez stressé généralement. Dans mon précédent spectacle, par exemple, je devais rentrer en scène en dansant pour me détendre. Dans Comme la pluie, parfois, les gens du fond de la salle me disent après le spectacle : je n'ai pas toujours bien entendu ce que tu disais. Alors je leur dis : Ce n'est pas grave.*

Régis Duqué – interstell'art #3 septembre 2017

Chargée de diffusion
Anne HAUTEM
+32 2 377 93 00

Mademoiselle
Jeanne